L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Carondelet, entre Gasli et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 23 mars 1912.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	70	19
Midi.....	74	21
3 P. M.....	76	22
6 P. M.....	76	22

SOMMAIRE.

2me PAGE.

Feuilleton,

3me PAGE.

Feuilleton.

4me PAGE.

L'actualité.

Le Serpent-Minute.

5me PAGE.

Faits Divers.

6me PAGE.

L'Aventure de Sylvain Mouraille.

Un Pari, monologue.

Un Monsieur qui prend feu.

8me PAGE.

La poésie.

Mondanités.

André et Thérèse aux "Trois-Epis."

La Souscription pour les victimes de la "Liberté."

Le Syndicat de la presse parisienne a, on s'en souvient, ouvert naguère une souscription publique en faveur des victimes de l'explosion de la *Liberté*. Il vient d'exposer en une brochure très intéressante le résultat de son œuvre.

Le *Comité*, qui avait si fréquemment depuis six ans fait appel à la solidarité et à la charité françaises, craignait de fatiguer les générosités sans lesquelles ses efforts resteraient infructueux. Il céda néanmoins aux nombreuses demandes qu'on lui adressait. L'événement a prouvé combien ses craintes étaient vaines. Il lui fallait 600,000 francs pour remplir efficacement sa mission : il reçut plus de 860,000 francs.

On peut voir dans ce succès la récompense de l'absolu désintéressement avec lequel le Syndicat de la presse parisienne sert d'intermédiaire entre les victimes des catastrophes et ceux qui désirent leur venir en aide. On sait, en effet, que toutes les sommes reçues par lui sont distribuées intégralement, sans aucune restriction, jusqu'au dernier centime, et que ces répartitions sont faites avec l'impartialité la plus absolue, sans aucune préoccupation politique ou religieuse.

Le rapport financier de M. Lavrivière, secrétaire général, nous apprend que sur les 863,649 fr. 65 recueillis, 394,200 fr. ont été employés en secours aux veuves des victimes ; 345,300 fr, en secours aux pères, mères, frères ou sœurs des victimes ; 3,750 fr. en envois d'urgence aux familles des blessés nécessiteux ; 10,399 fr. 65 à l'Œuvre des orphelins de la mer, dont 10,000 sur affection spéciale ; 10,000 fr. ont été distribués en secours de route aux marins de la "Liberté" non blessés ; 60,000 fr. en secours aux blessés et à leurs familles ; 40,000 fr. en indemnités pour pertes de vêtements et effets personnels.

Ajoutons que cette répartition a été promptement faite, ce qui, en pareille matière, est fort important.

Pour payer ses dettes.

Martinville, l'auteur du "Pied de Mouton," devait au propriétaire de son café habituel une assez grosse "ardoise". Afin de s'acquitter de sa dette, il convint avec son créancier d'un subterfuge. Il aurait désormais pour son usage particulier un carafon rempli d'eau pure qu'on lui servirait sous le nom de kirsch chaque fois qu'un ami lui offrirait une consommation. Martinville, à partir de ce jour, dégusta l'eau en gourmet ; il la flairait, la réchauffait dévotieusement entre ses mains, demandait la permission d'en reprendre. Directeurs, auteurs, éditeurs, libraires, tous ceux qui pouvaient avoir besoin de ses bons offices, étaient sûrs de le rencontrer au café. Ses courtisans ne manquaient jamais de lui faire une politesse. L'homme de lettres consommait, chaque soir, un grand nombre de petits verres d'eau, payés, par ses amis, au prix du kirsch.... ce qui lui permit d'éteindre sa dette assez rapidement.

LA Femme de Molière.

La pièce de M. Maurice Donnay, le "Ménage de Molière", va réveiller bien des discussions sur de vieilles questions, qui sont toujours reprises avec intérêt, car elles soulèvent une foule d'énigmes. C'est une chose véritablement paradoxale que la gloire de Molière soit universelle, qu'elle ait un immense rayonnement et qu'il y ait bien des obscurités dans sa vie, dont n'ont pu triompher tant de recherches, tant de patients travaux. On se heurte constamment à des choses singulières. N'est-ce pas, notamment, la particularité la plus étrange que, de Molière, qui a tant écrit, qui, comme directeur de sa troupe, dut entretenir une abondante correspondance, il ne reste pas une ligne ?

Mais, de toutes ces questions, la plus curieuse est celle de son mariage. On ne sait pas encore, d'une façon définitive, quelle était réellement l'origine de sa femme, Armande Béjart, du côté paternel, ce qui put permettre d'abominables hypothèses, faisant de Molière le père de la jeune fille qu'il avait épousée.

En suivant cette hypothèse d'un mariage incestueux, un érudit, ne reculant pas devant des conséquences bien extraordinaires, a pu avoir cette idée imprévue d'identifier Molière, qui aurait été ainsi puni par un ordre du roi, avec le mystérieux Masque de fer. Il est superflu de dire, d'ailleurs, qu'on est là en pleine fantaisie.

Beaucoup plus simplement, en n'acceptant pas cette calomnie, la postérité a été sévère pour Armande Béjart, qui — sur ce point on est fixé — rendit Molière fort malheureux. Quoi ! le sort l'avait faite la compagne du maître incomparable, et non seulement elle ne comprit pas l'honneur qu'il lui avait accordé, mais elle bafoua ce mari illustre, elle torturа ce grand cœur !

Le contraste séduit l'imagination. Après si longtemps, on s'indigne encore contre elle. On l'a vouée à l'opprobre. On ne lui a pas pardonné de n'avoir même pas eu la dignité du veuvage, d'avoir abandonné, pour se remarier, le nom éclatant qu'elle portait.

Que dira M. Maurice Donnay d'Armande Béjart ? C'est une des raisons qui font attendre avec curiosité sa pièce. Avec son esprit et ce qu'il y a, au fond, de pitié dans son ironie, il paraît difficile qu'il accepte des idées toutes faites; tout au moins cherchera-t-il à "expliquer".

Quoi qu'il en soit, on peut dire que, après deux siècles pendant lesquels elle a été jugée aussi durement, l'ombre d'Armande Béjart aurait peut-être le droit de faire appel à l'opinion et, faute d'une revision de son procès, de plaider les circonstances atténuantes.

Il est certain que Molière souffrit beaucoup par elle. On a là-dessus le témoignage de ses confidences à ses amis. Elle fut légère, frivole, coquette. Un mot amer, prêté à Molière, exprimerait ses rancœurs. Elle entrait en scène pour jouer Elmire, de "Tartuffe," dans un costume d'un luxe excessif : "Vous oubliez encore, lui aurait dit le poète, que vous faites le personnage d'une honnête femme !" Il se sépara d'elle pendant quatre ans et ne reprit la vie commune qu'assez peu de temps avant sa mort.

Voilà ce qui est hors de contestation. Mais la légèreté et la coquetterie d'Armande Béjart n'ont elles pas été exagérées à plaisir ? Ne s'en est on pas trop rapporté au pamphlet de la "Fameuse Comédienne," qui n'était pas inspiré par le seul désir de venger la morale, mais était plein de rancunes, car la situation privilégiée qu'avait eue longtemps la femme de Molière, créant tous les beaux rôles, les jouant d'ailleurs avec succès, lui avait valu bien des inimitiés et des ressentiments ? Toutes les fois qu'il y a eu en jeu des questions de rivalités, on n'a jamais été très bon, au théâtre.

Par des investigations serrant de près la vérité, par des contrôles de dates, on a déjà constaté la fausseté de bien des accusations portées contre elle.

Mais Molière lui-même, tout homme de génie qu'il fût, était-il sans responsabilité dans ce mariage malheureux ? Il avait vingt ans de plus qu'Armande. Il avait connu Armande,— mademoiselle Menou, comme on l'appelait alors en riant,— tout enfant ; il savait comment elle avait été élevée et il y avait bien de l'imprudence de sa part à faire d'elle la compagne de sa vie. Après avoir traversé bien des passions, celle qui s'éveillait en lui ressemblait un peu au dernier caprice sentimental d'un blasé. Il n'était pas, en outre, d'une parfaite correction morale d'épouser la fille de son ancienne maîtresse. Il est à supposer que, s'il n'eût pas été l'intéressé, mais que s'il eût seulement été prié de donner des conseils à un ami, en pareil cas, il lui eût montré, pour résister à la tentation, les dangers qu'il courait.

Dans cette union, Armande Béjart trouvait de grands avantages, surtout au point de vue du théâtre (et elle était comédienne avant tout !) ; mais l'amour, le véritable amour pour ce mari beaucoup plus âgé qu'elle, dépendait-il de sa volonté ? Et Molière dissimulait-il assez ses inquiétudes, atténuait-il assez ses reproches, ne froissait-il pas cette jeune femme qui ne pouvait avoir les mêmes goûts que les siens ? "Tout m'ombrage, avouait-il un jour à Mignard ; je trouve à redire à tout, et je me plains sans cesse." Et il ajoutait, une autre fois : "Je suis le plus malheureux des hommes, et je n'ai que ce que je mérite.... Elle a de l'enjouement et de l'esprit ; elle est sensible au plaisir de le faire valoir ; je n'ai pas pensé que j'étais trop austère pour elle."

Bien des heurts, qui se changèrent, en s'exaspérant, en griefs, vinrent de Molière. Il aimait Armande Béjart, il l'aimait désespérément ; mais, en dépit de sa supériorité et de sa profonde connaissance du cœur, il l'aimait mal. C'est le drame éternel. On peut donc hasarder que toute la faute n'est pas à Armande Béjart, à qui il eût fallu plus de vertu que Molière ne pouvait en trouver en elle....

Son mariage, après quatre ans de veuvage ? Autre reproche de l'histoire. Mais elle avait trente ans ; elle avait à se débattre contre mille difficultés d'intérêt. On lui contestait des droits qu'elle avait ; on lui faisait expier la situation prépondérante qu'elle avait occupée au théâtre ; elle était en butte à des attaques et à des calomnies qu'atteste une aventure célèbre, où une intrigante se fit passer pour elle : elle avait besoin d'un protecteur, capable de la défendre, et le comédien Guérin d'Estriche, qu'elle épousa, était un fort honnête homme. Ses ennemis (et il ne lui en manquait pas) ne purent contester la régularité de son existence. Ce mariage semble avoir été surtout pour elle une nécessité.

Nous allons voir ce que pense M. Maurice Donnay d'Armande Béjart, si maltraitée par l'opinion. A défaut d'une réhabilitation complète, sans doute mérite-t-elle plus d'indulgence.

Au reste, il y aurait une raison supérieure de beaucoup lui pardonner. Si Molière souffrit par elle, il lui dut, dans ses amertumes mêmes, l'inspiration de chefs-d'œuvre....

Contes Gascons.

Au temps où il y avait encore des méridionaux dans le Midi, M. Fernand Laudet a parcouru la Gascogne. Il y a vu un peuple indolent et brave, gobeur et vantard, spirituel et naïf, grand coureur de routes et grand amateur de foires, "possesseur de castels et de moulins, un peu gueux mais toujours de bonne humeur". Dans la "Revue hebdomadaire" d'aujourd'hui, M. Laudet interroge, pour notre agrément, les vieux contes de Gascogne. Il y note, très finement, les traits persistants de la race : la malice, le culte de la force et du succès, l'orgueil et la dévotion joyeuse aux écus.

Le Gascon est rarement embarrassé, pas même dans ses contes. Pourtant s'il s'agit de donner la véritable image de l'honnêteté, le Gascon des contes se gratte la tête ; après quoi, ayant cherché il s'écrie : "Il était loyal comme l'or."

Le prince des sept vaches d'or jetait, par ostentation, ses richesses. Un beau jour, il s'éveilla plus ruiné que Job. Ses amis le consolaient en disant : "Tu t'es perdu par l'orgueil et à force d'aumônes ; dis donc aux pauvres de t'aider."

Au lendemain de ses noces, le mari de la belle Madeleine lui parlait sans faiblesse: "Ma mère te hait de toute son âme ; elle craint de ne plus commander ici. J'entends, moi, qu'elle y soit toujours maîtresse. Tu seras, toi, la première de ses servantes." Et la belle Madeleine de répondre ; "Marquis, vous serez obéi." C'est qu'en Gascogne le faible obéit toujours aussi facilement "que le bidet d'un vicaire."

Il arrivait bien au roi d'Espagne d'apparaître soudain sur le marché de Lectoure; il y venait acheter des mules. Mais le roi de France n'hésitait jamais à délaisser son Louvre pour Condom ou pour Mirande. Il y séjournait à peine, assez cependant pour laisser dans les villages d'aimables filleuls, avec une fleur de lys sur la langue. Et l'on racontait que ces filleuls pouvaient plus tard, sans manquer à l'étiquette, tirer la langue devant Sa Majesté.

Pendant que trinquaient les vieux et que les jeunes dansaient leurs rondes, le braconnier, lors de la fête du village, donnait à l'auditoire qui l'entourait, sous le hangar, ce bref évangile de Gascogne : "Vive la joie, mes amis. Elle met l'humble paysan plus haut que le "muscadin", lassé de son bonheur. La malice ne tue personne : si Dieu a voulu nous en donner quelques brins, c'est pour railler qui nous dédaigne sans raison. Ecoutez-moi et sachez-le : il n'est permis d'interrompre qu'à la condition de rire aux éclats."

Un peu plus loin, c'était une jeune fille qui entraînait ses amies à l'écart, sous les grands bois. Elle égrenait à l'infini de gentilles histoires : elle offrait des princes à Jeannetou, de beaux amoureux à Louison et à Méniquette et, à telle autre qui la fit fâcher, un vieux mari. Mais toutes écoutaient le petit conte des "Mains blanches". Le voici.

Les jeunes gens regardaient Juan, l'avare, arrondir la dot de sa fille Bernadotte. Et ils disaient : "Bien heureux les gendres, dont les beaux-pères sont damnés." Finalement, trois candidats se présentèrent, le laboureur Micoutet, Casterez le boulanger et le perruquier Firmin.— Très bien, leur dit Juan ; mais vous êtes trois et c'est, il me semble, deux de trop. Ma fille veut attendre huit jours pour choisir la corde qu'elle doit se mettre au cou. Revenez dimanche : je distinguerai celui d'entre vous qui aura les mains les plus blanches.

Le boulanger trempa plus que jamais ses mains dans le beurre et le perruquier, dans le savon. Mais Micoutet, désespéré, n'eut pas même le courage de laver les siennes dans le ruisseau. Il confia sa peine au vieux Simon, son grand père, qui lui dit: "Voilà ce qu'il te faut. Prends ce sac et, avant de montrer tes mains, plonge les dans l'onguent merveilleux qu'il renferme."

Le dimanche venu, Casteret et Firmin montrèrent leurs doigts : ils étaient blancs comme le lys et fleuraient bon. A son tour, Micoutet tout tremblant tira ses larges mains de ses poches. Et ces mains étaient les plus blanches, car elles disparaissaient sous les écus luisants.

A la bonne heure! mon garçon, s'écria Juan. Voilà bien la blancheur que j'aime. Et ma fille t'appartiendra.

G. DUPONT-FERRIER.

LE Serpent-Minute.

Mahela est allongée à plat ventre, le menton appuyé sur ses bras croisés.

Sa sœur Bevary s'est accroupie auprès d'elle, un peigne à la main.

Leurs "simbous" (vêtements), rouges et blancs, tranchent sur la broussaille verte, leurs épaules nues reluisent comme du marbre noir sous le soleil tamisé par un épais feuillage.

Il va venir ce soir, du village de Bongalava, le sakalave qui sera l'époux de la jeune fille.

Et pour le recevoir et lui plaire, il faut se coiffer.

Tout le secret de la coquetterie pour les femmes indigènes est dans cette opération. Etre bien coiffée, c'est être belle. On consacre à cette partie de la toilette des heures entières, en s'adjoignant une amie complaisante, car la coiffure sakalave est fort compliquée et ne saurait être réussie par soi-même.

Bevary a passé le peigne dans les cheveux de Mahela. Les boucles crépues se rabattent en abondance sur le front bombé, poli comme ivoire, au-dessus d'un tout petit nez, gâté dans sa grâce par des narines trop larges.

La jeune fille laisse aller sa tête aux tiraillements du peigne. Elle ne dit mot. Ses yeux très grands, d'expression douce, un peu naïve, fixent l'horizon.

Là-bas, sous la chaude ensoleillée de l'équateur, le village de Bongalava émerge en grisaille dans une plaine roussâtre, émaillée d'éblouissances par les flaques d'eau d'une pluie récente.

Au delà des douze paillotes délabrées qui le composent, plusieurs montagnes échelonnent, sur des plans peu distancés, leurs masses abruptes, zigzaguées par des sentiers et des lits de torrents.

Leur aridité s'agrémente, çà et là, d'une verdure vivace, noircie à cette heure par la crudité des rayons tombés d'aplomb du zénith embrasé.

C'est de là que viendra le sakalave aimé, bientôt, dans une heure peut-être.

Mahela entr'ouvre à cette pensée ses lèvres charnues; un sourire s'ébauche sur ses dents éclatantes et se termine en rires légers qui perlent dans la chanson d'un mésile à long bec.

Et le bouquet d'arbres, à l'ombre duquel elle s'est allongée, s'imprègne de sa joie et de sa fraîcheur sous le soleil qui le brûle.

Des pamplemousses inclinent leurs rameaux chargés de fruits mûrissants vers la case proprette qui prend un air de fête, au milieu des cépées de ravenala et de caoutchouc.

De grands lataniers élèvent au-dessus, vers le ciel bleu et profond comme des yeux de blonde passionnée, leurs tiges lisses et droites sous les feuilles en éventail qui leur font une couronne d'émeraude illuminée.

A faible distance du pied nu de Mahela, un "serpent-minute" est enroulé sur une feuille de bananier.

Sa morsure provoque la mort après quelques heures seulement d'agonie.

Il dort, tout menu, gros comme une pousse de mimosa, moins long que la main d'une coquette.

Un rayon de soleil le surprend à travers les feuilles, en fait un joli bracelet d'or rose perdu là par quelque fée, au milieu des herbes sur lesquelles scintillent les diamants de la pluie.

Bevary a divisé en deux les cheveux de sa sœur, par une raie du front à la nuque.

Elle prend les mèches une à une, les tresse avec patience et les rabat sur le crâne perpendiculairement à la raie, en laissant bouffer les extrémités.

Sa tâche l'absorbe. Les rides de son visage vieilli s'accentuent sous l'effort, ses lèvres lippues s'extravasent davantage, ses yeux petits et atones s'immobilisent entre ses pommettes saillantes.

Elle ne voit pas le serpent qu'un rire de Mahela vient d'éveiller.

Le gentil reptile a levé la tête. Il darde un minuscule aiguillon rouge, quitte la feuille de bananier et s'avance lentement, d'un mouvement gracieux de ses anneaux, vers le pied nu de la jeune fille.

Les doigts de Bevary tordent avec dextérité. Les cordelettes s'alignent en nombre sur les tempes.

Le côté gauche est déjà terminé.

—Dépêche-toi, fait Mahela en frappant de la main sur le sol, il vient!

En avant du village de Bongalava, la silhouette d'un sakalave s'est détachée soudain.

La distance ne permet pas de distinguer ses traits. Mais à sa haute taille, à ses cheveux très longs, à la sagaie et au "kikoy" de cotonnade blanche flambant sous le soleil, la jeune fille ne se trompe pas

C'est bien Bemainly, le fiancé si impatiemment attendu.

Tandis qu'il vient très vite dans la plaine rutilante, le serpent s'arrête à quelques centimètres du pied de Mahela.

Sa tête se redresse, furetense ; ses yeux qui brillent comme deux topazes cherchent le pli de chair sur lequel il pourra mordre, car l'exiguité de sa gueule ne lui permet pas de s'attaquer à de grandes surfaces.

Il découvre l'endroit propice dans la membrane tendue entre les deux premiers doigts du pied.

Bevary redouble d'activité. Il faut que la jeune fille soit coiffée avant l'arrivée de Bemainly.

Les mèches de cheveux, divisées en deux d'un coup d'ongle, se tortillent, se tressent entre les doigts experts, ébouriffent en retombant les frisures de leurs pointes.

Et Mahela, radieuse, sourit de loin au Sakalave qui marche à grands pas sous l'irradiation du soleil.

Son cœur vierge d'amour va vers lui, s'ouvre à sa pensée, se remplit des ardeurs de l'ambiance en feu, berce des rêves simples comme elle-même.

Et l'élégant reptile s'est rapproché. Sa fine tête se glisse entre les deux doigts du pied, sa gueule s'ouvre.

— "Efa" (fini)! s'écrie tout à coup Bevary en laissant retomber avec satisfaction ses bras parés de bracelets de cuivre.

Une raie très nette se profile sur la tête de Mahela. Les cordelettes de cheveux retombent de chaque côté, alignées comme des fibres d'agave sur le métier à rabannes. Et les panaches qui les terminent font un cadre superbe au visage en sourire.

La jeune fille, contente d'être belle, heureuse de son naissant amour, veut se lever pour répondre au Sakalave qui lui crie en agitant sa sagaie :

—"Manao ahoana hianao, Mahela" (bonjour, Mahela.) !

Mais la gueule du serpent s'est refermée sur le pli de chair, d'imperceptible dents s'enfoncent dans la peau, inoculant le venin mortel.

Mahela a bondi sous la douleur. Elle voit le minuscule reptile se faufiler dans l'herbe en un frisson doré. Un cri déchirant sort de sa gorge, suprême angoisse de l'être qui se sent irrémédiablement perdu.

Bemainly arrive en courant. La jeune fille s'effaisse dans ses bras, tandis que de grosses larmes coulent sur ses joues.

Il la transporte dans la case et la dépose sur une natte de raphia,— tout le meuble du logis, avec des vases en terre cuite, un mortier à piler le riz, des étoffes de différentes teintes accrochées çà et là.

Le venin accomplit son œuvre avec une violence inouïe.

Les pieds puis les jambes, puis le corps enflent sourdement sous le "lamba" que Bevary, affolée a jeté sur sa sœur.

Et Mahela se tord en d'horribles souffrances, ses mains se crispent sur celles du Sakalave, comme pour s'y tenir contre le fatal courant qui l'emporte.

Et plus son âme se détache de son corps, plus son énergie se concentre dans le regard dont elle pénètre le sien, semblant vouloir puiser dans la force d'aimer la force de vivre.

Mais bientôt ses bras retombent inanimés. Elle ne voit plus le fiancé qui demande aux dieux de conjurer les mauvais génies et se laboure les cheveux divisés en tresses serrées jusqu'au bout. Ses yeux se fixent dans la vision d'une autre vie ; elle exhale un râle profond, suprême, et demeure sans souffle sur la natte, tendre beauté noire dans la noire auréole de ses cheveux, parée pour la mort au lieu de l'être pour l'amour.

Au dehors le gracieux reptile s'est enroulé de nouveau sur la feuille du bananier.

Un rayon de soleil le surprend à travers les feuilles, en fait un joli bracelet d'or rose, perdu là par quelque fée, au milieu des herbes sur lesquelles scintillent les diamants de la pluie.

MADAME GARDNER CRANE,

A l'Orpheum, la semaine prochaine, dans "The Little Sunbeam."

La nouvelle écriture chinoise.

Les Chinois ne renoncent pas seulement à leurs nattes et à leur Monarchie, fille du Ciel : ils vont abandonner leur écriture idéologique, laquelle ne comprenait pas, comme on le sait, moins de 80.000 caractères. Il était donc très difficile d'apprendre à lire et à écrire le chinois et fort coûteux de l'imprimer. Or, on n'imagine pas un pays en révolution sans beaucoup de journaux.

M. Rivetta de Solonghello, polyglotte remarquable puisqu'il parle et écrit couramment toutes les langues européennes, en outre du chinois et du japonais, donne les détails suivants sur la réforme qui va bientôt permettre à la République chinoise de posséder une grande presse et de répandre dans les masses populaires l'instruction, privilège des mandarins jusqu'ici :

"—Pour représenter exactement tous les sons de la langue chinoise, a dit M. Rivetta di Solenghello, nous avons dû puiser des lettres un peu dans tous les alphabets existants. L'alphabet que nous avons ainsi composé comprend 42 caractères, dont 23 voyelles et 19 consonnes. Sur les 23 voyelles, 4 sont empruntées à l'alphabet grec, 4 au russe, 4 au latin, 1 seule au chinois ; des 9 autres, 2 sont ce que nous appelons des voyelles modifiées ou prolongées et 7 sont des voyelles renversées. Sur les 19 consonnes, 14 sont empruntées à l'alphabet latin, 3 au russe et 2 au grec".

Avec ces 42 lettres, M. Rivetta di Solonghello et ses collaborateurs chinois sont parvenus à reproduire exactement tous les mots de la langue chinoise, de la langue parlée, de celle qui est comprise d'un bout à l'autre du Céleste Empire et qui tient le milieu entre les dialectes des différentes régions et la langue mandarine, ou littéraire, pure.

CUISINE

Langue de bœuf en filets

Faites cuire à moitié dans la marmite une langue de bœuf ; dépouillez-la de sa peau, et coupez-la en filets gros et longs comme le doigt, que vous arrangez dans une casserole avec du persil, de la ciboule, des champignons, le tout haché très-fin ; assaisonnez de sel et de gros poivre ; mouillez avec de l'huile fine, et faites cuire à très-petit feu. Quand elle commencera à bouillir, ajoutez un bon verre de vin blanc, et sur la fin un peu de jus, si vous en avez. Au moment de servir, exprimez-y le jus d'un citron.

Madeleine

Cassez 5 œufs, séparez les blancs des jaunes, ajoutez aux jaunes 200 grammes de sucre en poudre, un peu de jus de citron, sel fin, battez le tout ensemble, joignez 125 grammes de farine, mêlez le tout ensemble avec 125 grammes de beurre tiède, prenez 3 blancs d'œufs, battez-les en neige et les mêlez dans votre pâte, beurrez vos petits moules, remplissez-les de cette pâte et faites cuire à feu doux. Si vous n'avez pas de petits moules, faites cuire sur une tôle mince.

THEATRES.

TULANE.

"Snobs" la dernière comédie de George Broson-Howard qui a obtenu un succès sans précédent à New York et à Chicago où elle a tenu consécutivement l'affiche pendant plusieurs mois, sera jouée à partir de ce soir au Tulane.

Le premier rôle sera tenu par le célèbre comédien Frank McIntyre, que les habitués du Tulane ont eu l'occasion d'applaudir déjà dans "The Traveling Salesman."

"Snobs" peut être classée comme une des meilleures comédies qui aient été jouées dans le courant de ces dernières années et son immense succès, dès les débuts, ne s'est jamais démenti.

Ajoutons que la troupe qui seconde M. McIntyre comprend des artistes de tout premier ordre.

Pendant les deux prochaines semaines des vues cinématographiques représentant Sarah Bernhardt et Réjane, les deux grandes actrices françaises, dans les meilleurs rôle de leur répertoire, seront présentées au Tulane.

On verra la divine Sarah dans le beau drame de Dumas: "La Dame aux Camélias" et Réjane dans la célèbre comédie de Sardou "Mme Sans Gêne".

CRESCENT.

Mlle Emma Bunting, une des actrices favorite de notre public, débute ce soir au Crescent dans la dernière comédie à succès de Claude Fitch "The Blue Mouse".

Le retour de Mlle Bunting dans notre ville, enchantera les habitués du Crescent, qui se presseront sans doute ce soir dans la salle de ce théâtre pour applaudir la populaire comédienne.

La troupe qui seconde Mlle Bunting comprend des artistes de premier ordre.

Matinées : Mardi, jeudi et samedi.

ORPHEUM.

Le programme dont la dernière représentation est donnée ce soir est incontestablement intéressant, comme le prouve l'affluence des spectateurs, et celui qui le remplace demain après-midi ne le lui cèdera en rien.

Il est préparé avec grand soin et comprend des numéros très intéressants, entre autres une comédie "The Little Sunbeam" qui sera interprétée par la troupe Gardner Crane.

Le diseur de monologues Stuart Barnes fera passer une amusante demi heure aux habitués de l'Orpheum.

Citons encore : Hander et Millis, des musiciens et danseurs anglais ; les cyclistes Hinson et Wooton, qui joueront une "partie de football sur roues"; les Salvaggis, deux artistes françaises renommées pour leurs poses artistiques et leurs danses ; deux autres artistes français, les gymnastes Le Prince et Honor, et pour finir Brent Hayes, un célèbre joueur de "banjo".